

Supplément au SOP n° 186, mars 1994

DE LA TRINITE A LA COMMUNION VECUE EN EGLISE

Communication de Georges LEMOPOULOS,
responsable, au sein du secrétariat général du
COE, des relations avec les Eglises,
faite à l'occasion de la fête patronale
de la paroisse orthodoxe française de Genève

(Genève-Chambésy, 28 novembre 1993)

Document 186.A

"Devant le Père prosternons-nous,
glorifions le Fils et l'Esprit Saint,
ensemble chantons d'une même voix :
Trinité sainte, sauve-nous !"

(Hymne liturgique. Livre des 8 tons.
Dimanche, Béatitudes, ton 1.)

Pourquoi le thème même de la Sainte Trinité est-il un sujet privilégié de la théologie orthodoxe ? Pourquoi la Sainte Trinité est-elle, pour l'Eglise orthodoxe, le fondement inébranlable de toute sa pensée, de toute piété, de toute vie spirituelle, de toute expérience mystique ? Pourquoi est-ce à la Sainte Trinité que l'on se réfère lorsque l'on cherche Dieu, lorsque l'on cherche la plénitude de l'être, le sens et le but de l'existence ? Est-il vrai que la doctrine de la Sainte Trinité n'est pas tout simplement une élaboration de "haute théologie" réservée aux érudits professionnels, mais qu'elle a une importance effective, réelle, pour chaque chrétien, comme le souligne, par exemple, l'évêque Kallistos (Ware) dans son livre *L'Orthodoxie* (Paris, 1968, p. 285) ?

"Comment Dieu existe-t-il ?"

Certains théologiens orthodoxes contemporains, comme le métropolite Jean (Zizioulas) (*L'être ecclésial*, Genève, 1981, p. 12), affirment aujourd'hui sans hésitation aucune que la question qui a le plus préoccupé l'Eglise ancienne n'était point : "*Dieu existe-t-il ?*". Pour la grande majorité des hommes et des peuples de cette époque — qu'ils soient païens, juifs ou chrétiens — l'existence de Dieu ne faisait aucun doute : c'était un "donné" indiscutable. Ce fut plutôt une autre question qui tourmenta énormément des générations entières : "*comment Dieu existe-t-il ?*". Incontestablement, il s'agissait là d'une interrogation fondamentale, d'une question ayant aux yeux des Pères de l'Eglise des conséquences immédiates aussi bien pour l'homme que pour l'Eglise, puisque tous deux étaient considérés comme "images de Dieu".

Certes, notre théologien affirme sans cesse que le mystère de Dieu cache l'impossibilité d'une compréhension et d'une définition exhaustives. Toutefois l'une des certitudes de l'Eglise au sujet de ce mystère du "tout autre" est que "Dieu est amour" (1 Jn 4,8). Mais que cela signifie-t-il vraiment ? Ici — aussi étrange que cela puisse paraître — nous faisons un premier pas vers la théologie de la Sainte Trinité, mystère de l'océan d'où part et où aboutit le fleuve de l'amour divin.

L'être de Dieu nous est connu à travers la relation et l'amour personnels, affirment les Pères de l'Eglise. La communion des personnes divines dans la Sainte Trinité est une communion parfaite dans laquelle les relations des personnes se réalisent grâce à la force

d'amour (*agapètikè dynamis*), grâce à un amour désintéressé. Les trois personnes divines ont une seule essence et chaque personne donne aux autres tout ce qu'elle est, les contenant et les faisant exister dans l'amour (*périchorèse*).

Les trois personnes se trouvent dans une communion très étroite et indivisible, une communion essentielle et personnelle. Ainsi, saint Syméon le Nouveau Théologien n'hésitera pas à dire : "Si Dieu était privé de l'un des deux, soit du Fils, soit de l'Esprit, il ne serait plus le Père ; il ne serait même plus vivant, séparé de l'Esprit qui à tous donne la vie et l'être" (*Hymnes*, coll. "Sources chrétiennes", vol. 1, p. 245). C'est cette unité dans l'amour qui se révèle à nous comme communion. Autrement dit, dans un sens indiscutablement ontologique, l'être signifie "vie", et la vie signifie "communion". Alors, l'être de Dieu personnel est un être relationnel ; et on ne peut pas s'y référer sans le concept de personne ni celui de communion.

Le mystère de la Sainte Trinité prend alors une importance capitale face au problème de l'existence humaine car il certifie la possibilité qu'a reçu l'homme, image de Dieu, de communier à Dieu ; il ouvre la voie vers une unité dans le multiple ; il reflète la vérité de l'existence de l'Eglise et de l'homme ; il offre la réalité de la communion comme un espace vital où l'être humain peut s'épanouir.

L'Incarnation

Si je parle de la Sainte Trinité et de la "communion" trinitaire, ce n'est point pour déplacer le centre de gravité de notre réflexion théologique et de notre spiritualité en détournant notre attention du mystère de l'Incarnation. L'Incarnation est inséparablement liée à la communion des personnes divines. Le Christ est "l'un de la Sainte Trinité" et la Sainte Trinité est déjà dans le Christ comme Dieu-homme (*Theanthropos*). Ceci est plus clairement reflété dans notre expérience liturgique : le Christ incarné se révèle comme communion. Il est le Christ (l'Oint), inséparable de celui qui a fait l'onction (le Père) et de l'onction elle-même (le Saint-Esprit) (Saint Basile. *Sur le Saint-Esprit* 12,28).

Le Christ, le Verbe de Dieu incarné, nous révèle en fait notre but eschatologique : le rétablissement de la communion par une victoire sur la séparation. C'est le Christ qui nous révèle "la gloire de Dieu" — gloire de la communion des trois personnes divines. C'est le Christ qui abolit par son incarnation la distance entre nous et Dieu en nous offrant la possibilité de "participer" (de communier) à cette gloire. Comment oublier les paroles si éloquentes de saint Jean Chrysostome : "Une famille se constitue entre Dieu et l'homme... Dieu s'est fait homme et l'homme s'est fait Dieu" (PG 62,26 ; 62,555) ? Ou comment omettre ce que saint Augustin rappelait à maintes reprises : "Quand je parle des chrétiens au pluriel, je pense à un seul être dans le Christ un ; nous sommes plusieurs et nous sommes un... car notre Seigneur Jésus n'est pas seulement en lui-même, mais aussi en nous... un seul Homme jusqu'à la fin des siècles" (PL 37, 1679, 1157, 1083) ?

Récemment, lors d'une importante rencontre œcuménique, les chrétiens de toutes les traditions ont désigné le fondement et la signification christologique du terme "communion" : "Ce mot tiré du Nouveau Testament, disent-ils, décrit la richesse de notre vie commune en Christ : communauté, communion, partage, compagnonnage, participation, solidarité. La communion que nous recherchons et que nous avons vécue est plus qu'un simple

mot. Elle jaillit de la parole de vie : 'Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché' (1 Jn 1,1)" (Message de la 5e conférence mondiale de "Foi et Constitution").

Il serait sans doute approprié de noter ici ce que remarque le métropolite Jean (Zizioulas) : si nous nous penchons attentivement sur les écrits des Pères, nous constaterons une chose fort intéressante : les apologètes, comme Justin le Martyr, ou les théologiens catéchistes alexandrins, comme les célèbres Clément et Origène, étant surtout des "docteurs", des théologiens académiques qui s'intéressaient principalement au christianisme en tant que révélation ou connaissance destinée à la raison humaine, ont eu beaucoup de difficultés dans leur effort en vue d'approfondir le mystère de la Sainte Trinité. Par contre, les évêques de la même époque, les théologiens pastoraux comme saint Ignace d'Antioche, saint Irénée et puis saint Athanase qui, eux, percevaient l'être de Dieu plutôt à travers l'expérience de la communauté ecclésiale, ont pu formuler des réponses précieuses, presque inégalables, concernant notre doctrine sur l'être de Dieu.

Ces deux constatations essentielles, fondées sur l'inépuisable richesse de la tradition théologique orthodoxe, devraient sans doute nous enseigner deux choses : le mystère de la Sainte Trinité ne peut pas être scruté en dehors et indépendamment de notre expérience ecclésiale et sacramentelle, qui est une expérience de communion ; d'autre part, l'existence et l'expérience chrétiennes ne peuvent pas être conçues sans référence à la Sainte Trinité, qui est un mystère de communion.

"Comment l'homme existe-t-il ?" : une question d'actualité ?

Il se pourrait qu'aujourd'hui, dans un monde post-chrétien, largement désacralisé et fortement sécularisé, sous la pression d'un milieu social mouvementé ainsi que d'une culture elle aussi sécularisée, la religion — la foi en Dieu — n'intéresse plus l'homme ; un homme qui se contente d'avouer le plus souvent et en toute simplicité : "Dieu ? Je n'y pense jamais !".

Dans un monde qui est le théâtre de découvertes sensationnelles et successives dans le domaine des sciences exactes, un monde où — même parmi beaucoup de croyants — Dieu se trouve exilé et tragiquement emprisonné au ciel et où l'homme est sacré son propre protagoniste au nom d'un humanisme toujours à définir, il se pourrait aussi que la question qui préoccupe la majorité des gens ne soit pas pour autant : "*l'homme existe-t-il ?*".

Mais compte tenu des réalités tragiques de ce même monde, à commencer par les deux traits principaux de notre temps, l'individualisme et l'anonymat, pour continuer par la violence aveugle, les crimes commis au nom d'une idéologie, d'une race ou d'une nation, les guerres fratricides, sans oublier bien évidemment les interrogations existentielles innombrables, la souffrance — et surtout celle des innocents —, les incidents et les accidents absurdes, la question qui se pose de plus en plus serait : "*qu'est-ce que l'homme ?*" ou mieux, "*comment l'homme existe-t-il ?*". C'est la question d'un homme qui semble avoir perdu son orientation, peut-être parce qu'il est entraîné par le tourbillon des courants idéologiques qui s'entrechoquent, peut-être parce qu'il a de la peine à comprendre les antagonismes — y compris religieux — dérisoires et l'effritement constant des valeurs, peut-être, après tout, parce qu'il a perdu la conscience de sa propre existence.

Un vieux monsieur m'a permis de mieux comprendre toute l'ampleur de cette question. C'était en Albanie, il y a trois ans. Il avait passé de nombreuses années en prison : il avait été arrêté et condamné successivement par les royalistes parce qu'il était démocrate, par les forces d'occupation italiennes et allemandes parce qu'il était patriote, par le régime stalinien parce qu'il n'était pas communiste. Mais, chose étrange, il ne faisait pas grand cas de toutes ces années de captivité. Malgré sa culture générale et son éducation il vivait dans la pauvreté. Mais cela non plus n'était pas son premier souci. Il semblait sérieusement préoccupé, presque tourmenté, des conséquences tragiques de l'isolement total de tout un peuple, de toute sa nation.

"Pourquoi étions-nous coupés du monde entier pendant des années ?", m'a-t-il dit lors de notre rencontre dans l'église orthodoxe de l'Annonciation à Tirana, un bâtiment qui avait été désaffecté et transformé en salle de sports. "Qu'est-ce que cela nous a apporté ? Sommes-nous devenus meilleurs — 'les meilleurs' — comme on voulait bien nous le faire croire ?" Je n'avais rien à dire. J'écoutais attentivement. "J'ai peur que non", se répondit-il à lui-même, plein d'amertume. "Ajoutez à cette folie d'isolement la peur entretenue par nos autorités, a-t-il poursuivi, et vous saisissez notre drame... Je n'avais plus confiance dans ma propre famille, de peur que quelqu'un se soit montré moins courageux que les autres... Je ne pouvais plus faire les cent pas avec un ami sans être traité de conspirateur... Je n'avais plus une communauté à laquelle appartenir car elles étaient toutes prohibées... Je n'avais pas de nouvelles du monde extérieur... J'étais réduit à une solitude extrême, un isolement tragique, une séparation de tous et de tout... Qu'est-ce que j'ai donc fait tout au long de ces années, qui étais-je au juste ?"

Changez les motifs, modifiez légèrement les causes, remplacez quelques intentions et vous verrez que c'est là l'origine d'une crise d'identité, d'un conflit existentiel pour une multitude de personnes, indépendamment du contexte socio-politique dans lequel elles vivent.

C'est donc cette interpellation qui nous amène, nous chrétiens réunis autour de la Parole et de l'Eucharistie, au cœur de notre sujet et nous force, j'ose dire, à nous poser spontanément une autre question : *"qu'est-ce que l'Eglise ?"* et *"comment l'Eglise existe-t-elle ?"* Certes, pour nous l'Eglise est l'endroit même où nous pouvons rencontrer le Christ ressuscité et l'homme dont Jésus a revêtu la chair, le lieu où nous pouvons vivre cette rencontre de manière réelle et existentielle autour de la table eucharistique.

Cependant, aussitôt cela affirmé, plusieurs autres questions surgissent : comment l'Eglise, communion elle-même, rappelle-t-elle à chaque être humain qu'il ne peut pas vivre ni transfigurer le monde en tant qu'être isolé, qu'il ne peut pas donner une signification à ce monde en tant qu'individu, mais seulement en tant que personne en état de communion : communion avec Dieu et communion avec le prochain ? Comment l'Eglise, communion elle-même, témoigne-t-elle que notre monde est destiné à être lieu de communion, endroit de rencontre, espace de communication entre les personnes, siège de leur révélation réciproque, jusqu'à sa transfiguration ?

Toute réponse à ces questions aura sans doute un double caractère : elle ne peut être que l'approfondissement et l'affirmation de notre foi et, tout autant, une invitation, une interpellation à nous tous pour vivre cette foi au quotidien.

La personne : une anthropologie de communion

"Réponds-moi, Seigneur, car ta fidélité est bonne ;
selon ta grande miséricorde, tourne-toi vers moi,
et ne cache plus ta face à ton serviteur !"

(Psaume 69 (68), 17)

"*Ne cache plus ta face à ton serviteur !*" : cette expression qui revient à maintes reprises aux lèvres du Psalmiste pour devenir plus tard prière liturgique, lorsque nous implorons Dieu "d'abaisser son regard sur nous" (*Liturgie de saint Jean Chrysostome*. Prière de la 1^{ère} antienne), serait à mon avis le meilleur point de départ pour parler de ce que nous devrions aujourd'hui approfondir le plus et que notre théologie désigne comme "anthropologie de communion".

Or, le drame de l'homme consiste dans la cassure de cette communion, la séparation de la personne humaine à ses différents niveaux d'accomplissement : séparation de chacun d'avec lui-même, d'avec les autres hommes, d'avec le monde extérieur, d'avec Dieu. C'est là l'origine du péché qui a comme conséquence la dissolution de l'homme et de l'humanité.

Les différentes abstractions anthropologiques, comme par exemple les conceptions "biologique" ou "humaniste", "philosophique" ou "socio-politique" de l'être humain font preuve jour après jour de leurs limitations évidentes. Elles ne sont pas en mesure de satisfaire pleinement les exigences d'un être qui refuse de se voir emprisonner dans une existence simplement biologique ou humanitaire. L'individu, dirait Berdiaev, l'être qui se conçoit comme l'unique centre de décisions de l'histoire et du monde, appartient en fait à la catégorie animale, biologique et sociale. Il naît et il meurt. Dans nos sociétés contemporaines, il cherche à régler ses rapports sur la base des principes d'égalité et des droits de l'homme ; sur la base donc de principes moraux, sociaux, ou juridiques fortement influencés par des notions juridiques ou des attitudes culturelles elles-mêmes controversées, principes qui soit l'enfoncent dans l'isolement, soit le conduisent au refus de sa dignité.

Or, notre foi en la Sainte Trinité nous introduit dans la sphère de l'anthropologie trinitaire, une anthropologie de communion. Il s'agit d'une dialectique toujours renouvelée d'unité et de diversité en Christ : nous sommes un seul corps dans lequel le Saint-Esprit assure notre "être-ensemble" et, en même temps, les flammes de la Pentecôte se divisent, se posent sur chaque personne et consacrent sa vocation incomparable.

L'utilisation du mot "personne" (*prosôpon*) par les Pères de l'Eglise pour désigner l'être humain fut un pas décisif pour l'interprétation théologique du fait que l'être humain, créé à l'image de Dieu, est lui aussi un être relationnel, un être en communion. C'est un mot qui signifie "j'ai le visage tourné vers quelqu'un", je me trouve en face de quelqu'un. La réalité de la personne présuppose donc le rapport avec un second sujet. L'existence personnelle est une notion relationnelle et se comprend par définition comme communion ou comme relation (cf. Christos Yannaras, *Personne en communion*, in *Contacts* n° 84, p. 310). La personne est créée par Dieu et représente une tâche à réaliser. L'existence personnelle exige une descente chez l'autre, une confirmation à lui. La personne ne peut pas se replier

sur elle-même car son isolement et le refus de communion, finalement le refus d'amour, ne pourrait signifier que sa mort.

C'est ainsi que dans la théologie et la spiritualité orthodoxes l'homme ne peut pas confesser le Christ sans contempler son visage, se mettre en toute simplicité devant son icône. Et voilà que cette même icône nous oblige à contempler dans le visage du Christ celui de tout prochain et vice-versa. "L'homme est la face humaine de Dieu" (saint Grégoire de Nysse, PG 9,293), "tu as vu ton frère, tu as vu ton Dieu" (Clément d'Alexandrie, *Stromates I*, 19,94,5), "les hommes sont mon Christ" (Jean l'Aumônier, PG 93, 1933), "il n'y a aucun autre moyen de trouver le Salut que par le prochain" (saint Macaire, PG 11,752), affirmeront tour à tour les Pères de l'Eglise.

Lorsqu'une succession interminable de visages, visages d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, visages sur lesquels la souffrance et le désespoir sont profondément gravés, défilent devant nous chaque soir, au moment où nous sommes confortablement assis devant nos postes de télévision, nous sommes peut-être spirituellement préparés à reconnaître qu'il s'agit là de réalités qui vont certainement au-delà d'un simple "fait divers" ordinaire. Nous sommes peut-être prêts à nous révolter devant les conséquences tragiques, pour ces êtres humains, de conflits idéologiques de toutes sortes. Nous sommes peut-être disposés à accepter que tous ces "autres", ces gens d'autres pays et continents, d'autres cultures et religions, ne sont pas nécessairement "nos ennemis", voire notre "enfer" ou notre "chute", pour reprendre l'expression de J.-P. Sartre.

Cela est-il suffisant ? J'ai peur que non ! Une tâche très difficile nous attend : montrer par des paroles et des actes que nous sommes profondément convaincus de l'unité ontologique de la nature humaine, que notre existence même — notre vie et notre salut — "dépendent" de ces "autres" qui sont "notre gloire et notre joie" (cf. 1 Thess. 2,20), que si "l'autre" est littéralement poussé vers l'état du "non-être" — par la pauvreté ultime, l'oppression de toute sorte, la torture physique ou morale, etc. — c'est nous aussi, l'humanité dans son ensemble qui est bafouée, que le Christ lui-même est offensé.

Cela pourrait sembler très idéaliste, presque utopique. Mais il y a une multitude d'exemples, d'attitudes tantôt extrêmement simples, tantôt vraiment héroïques, dans la vie et le témoignage des chrétiens à travers le monde.

Je prends au hasard le cas des chrétiens en République démocratique allemande. Tout au long de ces années d'un totalitarisme impitoyable, ils ont essayé de "résister" et de témoigner de leur foi de la manière la plus spontanée : en s'appellant tout simplement entre eux "frères" et "sœurs" ! Dans un milieu marqué d'un intérêt exclusif pour l'avenir et non pas pour l'homme, face à une idéologie qui assimilait le présent, l'homme vivant, à un outil destiné à construire ce fameux avenir, dans un milieu où la manière de s'adresser aux gens était réduite à une expression des convictions socio-idéologiques et, de plus, présageait la rationalisation complète de la vie humaine, dans un environnement où l'être humain — tout ce qui était personnel — était sans hésitation assujéti à l'universel et au général, les chrétiens ont su introduire une tension : celle d'une "anthropologie de communion", autrement dit, la tension irréductible d'un amour créateur qui manifeste au sein de l'Eglise, entre ses membres et autour de ses membres, ce qui est déjà là, offert dans le Corps du Christ ; une réalité qui nous permet de dépasser les catégories biologique ou sociale pour atteindre une communion véritable, devenir une fraternité dont le premier signe et la

première preuve aussi bien que le gage seraient la reconnaissance de l'autre en tant que personne, "frère" ou "sœur", accomplissement et non pas obstacle de sa propre identité.

Mon exemple n'est peut-être pas suffisamment convaincant ; ce que j'ai essayé de décrire ici au sujet d'une anthropologie de communion pourrait paraître toujours idéaliste et utopique. Nous revenons là, dans un certain sens, à notre point de départ. De même qu'il fut difficile aux Pères de l'Eglise d'approfondir le mystère de la Sainte Trinité d'un point de vue strictement doctrinal, il nous est difficile à nous aussi, voire impossible, de découvrir la pleine signification d'une telle anthropologie par un recours à notre intelligence seule.

C'est là précisément que nous devons nous rappeler sans cesse un fait indéniable : *l'apprentissage et l'accomplissement* de cette communion ne sont pas choses abstraites, notions incompréhensibles, réalités utopiques. Tous deux — et l'apprentissage et l'accomplissement — sont à notre portée, car ils prennent place dans notre expérience liturgique et sacramentelle.

La communauté eucharistique : lieu de communion, lieu pour naître

"Nous avons vu la vraie lumière,
nous avons reçu l'Esprit céleste..."

Pourquoi donc chantons-nous cette hymne à la fin de chaque célébration eucharistique ? Qu'entendons-nous par *"nous avons vu..."* ? Qu'est-ce qui nous permet d'affirmer que *"nous avons reçu l'Esprit"* ?

C'est pour confirmer que notre conversion au Christ, notre foi en Dieu trinitaire n'est pas simplement — en tous cas elle ne doit pas l'être — une acceptation complaisante de croyances ou une simple adoption de nouvelles formes de culte. C'est pour affirmer que notre expérience liturgique et sacramentelle, notre réunion autour de la Parole et du pain rompu, notre communion à la Parole "faite Chair", implique une nouvelle façon de se relier à Dieu, qui influe de manière décisive — jusqu'au changement ontologique — sur la totalité de notre existence humaine et qui a des conséquences considérables sur le mode et la nature de nos relations avec Dieu, avec les autres hommes et avec le monde tout entier.

N'est-il pas vrai que, juste avant d'entonner cette hymne, nous disons : "Je crois, Seigneur, et je confesse que Tu es, en vérité, le Christ, le Fils du Dieu vivant,... et que ceci même est ton Corps... et ton Sang...", ou "Voici que je m'approche du Christ..." ? Pourquoi donc, en si peu de temps, passons-nous si spontanément du "je" au "nous" ?

Parce que dans l'eucharistie, par l'invocation de l'Esprit Saint, nous devenons le Corps du Christ, au sein duquel tous se respectent les uns les autres pour les dons uniques accordés à chacun en vue de la réalisation de notre unité, fondée déjà sur notre baptême (cf. 1 Co. 12,13) ; nous pouvons dire que notre vie sacramentelle est aussi — peut-être même avant tout — notre laboratoire, notre lieu d'apprentissage... C'est là que nous testons, approfondissons et apprenons sans arrêt la signification de l'être humain à la lumière du mystère de la Sainte Trinité : la transformation du monde en Eglise, c'est-à-dire en réalité et expérience de communion.

Un regard, même fugitif autour de nous, nous permettra de constater la quasi destruction de toute forme de communauté et de communion dans notre monde. Partout l'humanité est menacée de séparations, de divisions, de ruptures. On assiste à un effritement du sens de la communauté qui s'exprime dans l'anonymat et l'aliénation, l'isolement et l'abandon. Mais partout dans le monde, les signes d'une nouvelle soif de communauté se manifestent. C'est ainsi que nos convictions théologiques et notre expérience ecclésiale acquièrent une signification missionnaire.

Il devient alors impératif de sonder, sans arrêt et en toute occasion, le sens de cette communion telle que nous la vivons au sein de notre communauté, de notre Eglise locale. Axée autour de l'expérience liturgique et sacramentelle, une synaxe ordinaire se transforme en une communauté qui a la puissance d'inciter la confiance, dans un climat d'ambiguïté, de stimuler la franchise devant les incertitudes, de susciter un courage plein d'espérance. C'est une communauté au sein de laquelle l'homme peut être porté jusqu'à un seuil nouveau, d'où il peut regarder la réalité avec des yeux neufs, avec un espoir toujours renouvelé et avec une capacité de résistance nouvelle. C'est une communauté qui permet à chacun de ses membres de puiser la force nécessaire pour affronter les idoles de l'histoire, prolonger dans sa vie quotidienne le sacrement de l'autel et le sacrement du frère, mener inlassablement les multiples combats de vie.

Cette communauté liturgique et sacramentelle est plus qu'une institution quelconque ou une réalité sociologique courante. Elle n'est pas — elle ne peut et ne doit pas être — un regroupement de personnes pour lesquelles Dieu serait une simple présupposition. Elle est une communauté au sein de laquelle le Dieu personnel est une réalité présente. Elle n'est pas — elle ne peut et ne doit pas être — une assemblée de personnes qui partagent les mêmes affinités sociales ou nationales, culturelles ou politiques. Elle est une communauté qui propose une attitude de dépassement de toutes les barrières de séparation au niveau des relations humaines par la voie de l'amour.

Notre communion en l'Eglise, notre communauté n'est-elle pas un lieu qui nous invite, nous enseigne, et nous rend capables de nous unir entre nous, indépendamment de nos différences, dans la prière et l'action, la louange et la justice, l'adoration et la transformation, la contemplation et l'engagement dans le monde ? N'est-elle pas une communauté qui pour s'être identifiée avec le corps du Christ crucifié et ressuscité peut devenir non seulement une "communauté de communion" mais aussi une "communauté de témoignage".

Une fois encore vous me direz que j'idéalise trop... Vous me ferez sans doute remarquer que je parle d'une "haute théologie"... Vous vous demanderez tout naturellement s'il est possible de discerner ce type de vie communautaire dans la vie historique de l'Eglise.

Il y a quelques années, avec un groupe œcuménique, nous avons visité la Chine. Nous étions à Shaoguan, petite ville de province au nord de Canton. Nous y étions accueillis par une communauté chrétienne locale. Réformés et presbytériens, méthodistes et baptistes, tous échappés miraculeusement à la colère et à l'intolérance d'un régime impitoyable, ils avaient pu non seulement survivre mais s'unir entre eux et voir jour après jour un grand nombre de frères et de sœurs se joindre à eux...

Ce dimanche-là, plus de deux cents personnes remplissaient le deuxième étage d'une vieille bâtisse, maladroitement transformée en chapelle de fortune. C'était une expérience presque indescriptible, inoubliable ! Les plus pauvres parmi les pauvres, ces quelques fidèles chantaient et priaient avec une ferveur et une chaleur rares : on lisait dans leurs visages une joie étrange, une joie que seule la rencontre avec le Ressuscité peut engendrer... Quelques femmes révélaient dans leurs intercessions avoir retrouvé dans cette communauté chrétienne leur identité et leur dignité humaine : pour avoir affronté quelques difficultés d'ordre psychologique, elles avaient perdu leur travail. Sans travail — sans participation à la "production" nationale — elles n'avaient aux yeux d'une société cruelle ni statut social, ni raison d'être, ni dignité... Presque la moitié du chœur était composé d'hommes et de femmes aveugles : l'Eglise, cette petite communauté, était le seul endroit où ces frères et sœurs pouvaient assumer et même surmonter leur handicap physique, le mettre au service des autres et avoir conscience d'être membres actifs d'une communauté... Une grande partie des fidèles étaient des jeunes : lassés des discussions idéologiques interminables, ils se tournaient vers la parole de vie...

C'est là un des défis les plus importants à nos théories et pratiques "missionnaires" — celles d'un Occident "missionnaire" presque provoquant et celles d'un Orient où l'approche eucharistique a dans une grande mesure cessé d'influencer de manière déterminante et de guider la conscience ecclésiale... Avant la prise de pouvoir de 1949, du temps des grands efforts et "investissements" missionnaires, on estimait à 700 000 le nombre des chrétiens dans cet immense pays qu'est la Chine. Dans les années cinquante, ce nombre n'avait guère augmenté. Puis, dans les années soixante, l'Eglise semblait avoir entièrement disparu. Or, phénomène invraisemblable, après la mort de Mao, à la fin des années soixante-dix, on apprenait que l'Eglise n'avait pas seulement survécu aux épreuves atroces, mais qu'elle avait connu une véritable renaissance. Dans les années quatre-vingt, cette Eglise connut une croissance phénoménale : aux cinq millions de fidèles des Eglises officielles, il faut ajouter, nous disent les sinologues, quelque vingt à cinquante millions de chrétiens qui se sont constitués en églises de maison...

C'est peut-être parce qu'il y a encore à travers notre monde un grand nombre de personnes qui ont fait au sein d'une communauté liturgique et sacramentelle l'expérience de cette parole biblique : "Celui qui n'était pas mon peuple, je l'appellerai mon peuple" (Rm. 9,25)... C'est peut-être parce que pour beaucoup de frères et de sœurs à travers notre monde les paroles liturgiques "du néant tu nous a amenés à l'être" (*Liturgie de saint Jean Chrysostome*. Canon eucharistique) ne sont pas lettre morte, mais réalité indéniable, expérience existentielle, transformation véritable de leur être... C'est sûrement ces frères et sœurs, vivant à fond l'expérience d'une communauté pleinement "catholique", d'une communauté transcendant toutes les divisions pour devenir révélation et signe du Royaume, qui peuvent chanter en toute connaissance de cause :

"Nous avons vu la vraie lumière,
nous avons reçu l'Esprit céleste,
nous avons trouvé la foi véritable,
adorons l'indivisible Trinité,
car c'est elle qui nous a sauvés".

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN

Réalisation : Serge TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Commission paritaire : 56 935

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP + Suppléments</u>
--	--------------------	--------------------------

France	180 F	400 F
--------	-------	-------

Autres pays	210 F	500 F
-------------	-------	-------

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

Tarifs PAR AVION sur demande